

YOUNIG par Jo Witek et Juliette Mas

LA CHAMBRE SANS PORTE D'UN
« ENFANT MÂTURE »



Younig, 15 ans, Argenteuil, janvier 2023.

Portrait réalisé dans le cadre du projet Chambres Adolescentes

Younig, 15 ans,
sa chambre partagée est à Argenteuil,
dans le quartier des Coteaux (Val-d'Oise)



Quartier des Coteaux, dimanche après-midi, extérieur jour. Derrière le portail, des jeunes jouent au foot en poussant des cris d'oiseaux. Tout est plutôt tranquille dans les rues pavillonnaires de ce quartier d'Argenteuil, où poussaient autrefois vignes, asperges et figes et où sereinement aujourd'hui grandit Younig. Ainsi pourrait commencer le scénario de notre rencontre avec ce garçon tranquille aux allures de Petit Prince, qui préfère les cours de récré de primaire à celles du secondaire, parce que, pense-t-il, « plus on avance et moins on a d'espace pour jouer ». D'ailleurs, il déteste le mot adolescent ; il a constaté que tout ce qui s'y référerait était péjoratif, triste, moche. Aussi préfère-t-il dire qu'il est un « enfant mature ». Cette jolie formule résume admirablement le parcours de vie de Younig, qui ne fut pas, contrairement aux apparences, un long fleuve tranquille. En effet, derrière cette maison du bonheur se cache un combat et l'œuvre de toute une famille, c'est ce que nous allons découvrir en franchissant le petit portail du 19 de l'avenue, derrière lequel des enfants s'amuse...

J'aperçois Younig, les joues rouges d'avoir couru et content de nous voir ; il nous attendait. Je ne reconnais pas immédiatement Catherine, sa maman que je prends pour une cousine tant elle paraît jeune. À notre arrivée, tous arrêtent la partie pour nous accueillir. On commence les présentations. Hervyn, son grand frère de vingt et un ans, de père angolais, Lilah, sa sœur de onze ans. Je pense que la fratrie est réunie dans le jardin, mais on m'apprend qu'il y a aussi Nolan, dix ans et Katell, quatorze ans, qui sont dans leurs chambres ainsi que les chats, Pastéis comme le gâteau et Rescapé qui revient de loin. Nous entrons dans le salon, empli de jouets. Tous les trois restent avec nous, Catherine s'assoit par terre, là où elle aime être pour les conseils de famille comme pour jouer avec les enfants dont elle s'occupe en tant qu'assistante maternelle. Une maison de l'enfance protégée, c'est ça, c'est l'atmosphère joyeuse, lumineuse qui se dégage de la pièce ; un sentiment de paix. C'est aussi, nous allons l'apprendre, le projet de vie de cette femme-courage qui depuis six ans élève seule ses cinq enfants. Catherine d'une voix calme, posée nous raconte que le père de son fils aîné, comme celui des quatre autres enfants, a perdu son autorité



parentale. Je mesure dans le silence qui s'ensuit, la souffrance, le poids du passé. Une rupture douloureuse qui les a menés à quitter la Bretagne définitivement en 2017 pour s'installer ailleurs et tout laisser derrière eux. Je ne pose pas plus de questions. Le lendemain toutefois, Catherine prendra le temps de me téléphoner pour me préciser que je peux évoquer librement avec Younig son histoire familiale, que chez eux rien n'est tabou et que bien au contraire, la parole est primordiale. Je n'interrogerai pas Younig directement sur ce sujet. Il n'éprouvera pas le besoin non plus de me raconter ce passé révolu. Il juge simplement qu'il est plus mature et responsable que certains de ses copains et qu'à cause de « ces histoires qu'il y a eu » comme il le dit, il ne voit plus son père et n'éprouve pas le besoin ni l'envie de le voir. En revanche, il ne cessera d'évoquer cette force familiale protectrice qui fait corps et l'aide à traverser toutes les étapes de sa vie. Un corps affectif, social, à la fois bouclier et socle dans lequel il grandit et qu'il redoute de quitter, « je fais tout avec ma famille, nous dira-t-il, ma famille, c'est moi ». La phrase est forte, affirmée, presque revendiquée. D'ailleurs souvent dans notre échange, du pronom personnel je, il passera au « on », pour évoquer les sorties ciné, les jeux, les dîners-débats, les joies comme les galères qu'il préfère pour l'instant partager avec les siens. Cette paix, il y tient et c'est à Argenteuil que la famille l'a trouvé. « Je me sens bien dans ce quartier, nous dit-il. Au début, c'était compliqué d'arriver dans une nouvelle école, je ne connaissais personne, mais j'ai su m'adapter rapidement. Là franchement, j'adore cette ville et j'y ai trouvé mes meilleurs potes et mon club de gymnastique. »

Rien n'a été laissé au hasard dans le choix de leur nouvel ancrage, Catherine a tout pesé, projeté avant d'installer les siens dans cette maison avec petit jardin. Argenteuil fut choisie parce que non loin des universités parisiennes, pour que les cinq enfants puissent étudier en restant à domicile, mais aussi parce que la ville demeurerait accessible économiquement. Le quartier fut repéré pour sa tranquillité, la qualité des écoles et sa vie associative foisonnante dans laquelle ils sont engagés et actifs. Enfin, la mère et la sœur de Catherine se sont installées à deux pas, une maison



voisine qui sert d'échappatoire et de lien solidaire. Youngig grandit dans une fratrie entourée par trois femmes, une tribu matriarcale qui lui offre un regard bien différent des autres garçons de son âge sur la domination masculine. Pour lui, le machisme est une absurdité qu'il fuit, mais pas si facile nous confiera-t-il d'imposer son point de vue avec certains élèves qui rient toujours aux vieilles blagues sexistes.

Au mur du salon sont affichées des valeurs morales telles que, « ne pas se plaindre, être heureux chaque jour, s'aimer, rester motivé, toujours dire la vérité, faire ce que l'on aime, de temps à autre transgresser les règles » et... rire aussi, précisera Catherine devant mon air inquiet face à ces injonctions. Cette décoration *new age* a été dénichée par Hervyn, l'aîné qui est étudiant en master santé publique et qui trouvait que cela collait bien à leur philosophie partagée. D'ailleurs, ici, on partage tout et Hervyn est le seul à avoir une porte à sa chambre. Pour les autres, tout est ouvert, toujours, mais nous verrons que cela ne dérange en rien Youngig, qui ne manque ni de solitude ni d'intimité. Malgré les différences d'âge, il s'entend bien avec chacun et aime partager sa chambre, sa passion pour

la compétition de gymnastique comme les infos sur le foot avec Nolan. Quant à ses sœurs qui logent dans la chambre d'en face, elles peuvent débarquer quand elles le veulent.

La liberté de chacun dans une vie collective tient sans doute au règlement intérieur de la maisonnée. Il est exemplaire et redoutable d'efficacité. Catherine est assez exigeante et pousse ses enfants à se challenger, à s'autonomiser, tout en restant à leur écoute. D'ailleurs si elle parvient à donner du temps à chacun, comme lorsqu'elle accompagne Younig à la soirée de présentation du projet, c'est parce que tous savent ce qu'ils ont à faire dans une autonomie cadrée. Pour le ménage des chambres, c'est le dimanche matin. Tout le monde s'y met ! Pour les autres tâches quotidiennes comme la table, le lave-vaisselle, c'est chacun sa part et à tour de rôle. Le planning est soigneusement aménagé en début d'année scolaire suivant les emplois du temps, les loisirs et les activités. Autre règle et sans doute la plus importante à respecter, l'honnêteté. « Ici le mensonge est rédhibitoire », nous dira Catherine, et l'on sent dans le ton ferme de sa douce voix qu'effectivement elle ne plaisante pas. Enfin, les réunions familiales scandent l'année suivant les conflits, les soucis, les bêtises voire les surprises. Chacun peut en ajouter une au programme comme Hervyn qui un soir leur avait fièrement annoncé : « faites vos valises, on part en week-end ! » L'étudiant avait économisé une partie de sa bourse pour concocter un petit séjour familial en bord de mer. Le chamboulement inopiné de l'organisation quotidienne lui avait valu un reproche de sa mère, mais le geste était si généreux, que cette mère-courage avait fini par lâcher du lest et profiter avec les siens d'un repos bien mérité.

Voilà, avant de partir à la rencontre de Younig, il faut d'abord connaître son passé, puis découvrir sa famille. La chose est faite, alors il est temps de rentrer dans son univers, c'est-à-dire dans cette chambre « d'enfant mature », sans porte et partagée avec son petit frère.

DES LEGO DE POMPIERS À SA COLLECTION DE MAQUETTES ARCHITECTURALES

Comme dans pas mal de familles nombreuses, Younig a toujours partagé sa chambre. Après Katell, c'est avec Nolan qu'il dort depuis qu'ils ont quitté la Bretagne. Lui en haut du lit superposé, son frère en bas, mais il leur arrive d'interchanger. À notre arrivée en chambre, la chatte Pastéis ronronne dans la penderie, « elle y est souvent, nous précise-t-il, parce c'est ici qu'elle a accouché ». Nous saluons Nolan, qui le casque sur les oreilles navigue en silence sur des sites de foot. À chacun son activité dans une même pièce, c'est comme ça qu'ils grandissent. Lilah, qui a fait partie de notre comité d'accueil, reste avec nous un petit moment avant de laisser Younig à son drôle de rendez-vous. Ici, il n'y a pas de portes, mais on sent immédiatement que l'intimité de chacun est protégée. Un bel apprentissage du respect finalement que ces chambres ouvertes. De toute façon, Younig nous le dira, il déteste la solitude et en ce moment il a besoin de parler, de raconter ses expériences. Ça tombe bien.

« Non, je ne manque pas d'intimité dans ma chambre, sinon je demanderai de remettre des portes! »

Il juge sa chambre suffisamment grande pour deux et nous propose un rapide balayage du lieu ; les deux dressings, les jouets de Nolan, la table d'*air-hockey* qu'ils partagent comme les barres parallèles. Mais tout cela peut attendre, car ce qu'il choisit de nous faire découvrir en premier, c'est sa collection de Lego qui, dans un meuble vitrine, occupe un mur entier. La maquette est une passion personnelle, sans doute l'une des rares activités qu'il ne partage pas avec ses frères et sœurs. Quoi que parfois il se fasse

aider pour trier les petites pièces. « Ça fait une dizaine d'années que je les collectionne, nous explique-t-il. J'ai récupéré mes Lego de Bretagne. Pour mon brevet l'année dernière, comme j'ai eu la mention très bien, ma mère m'a offert le *Titanic*. Il fait 1,30 m de long et je l'ai construit en un jour et demi. » Joli cadeau. On lui souhaite toutefois un meilleur avenir que celui du paquebot sur lequel d'ailleurs, pour la petite histoire locale, on servait, paraît-il, au menu les fameuses asperges d'Argenteuil. Mais de cela Younig se moque, comme du naufrage et même du film dont il n'a vu que la fin. Lui ce qui lui plaît, c'est l'objet. Quand il construit une maquette, il nous explique qu'il ne voit plus le temps passer, qu'il s'y applique jour et nuit, oubliant même de se nourrir. « À Noël souvent, vu qu'on se réveille vers trois heures du matin pour ouvrir les cadeaux, je fais nuit blanche si j'ai une maquette ! » Il a construit la réplique du *Titanic* sur une table en trois parties avant d'assembler le tout. Nous poursuivons l'exploration de cette imposante vitrine, trouvée en seconde main et qu'il a équipée d'éclairages. « J'ai aussi des LED avec mes Lego, ça serait débile de ne pas les voir. » Il peut faire varier l'intensité ou les couleurs de la lumière. « Dans le noir, ça fait plus joli, nous précise-t-il, on a vraiment l'impression d'être dans une fête foraine. » On sent le plaisir de Younig à faire vivre ce monde miniature enchanté. Il est encore un enfant dans sa tête, comme il aime à le dire, un garçon qui préfère Roald Dahl à Zola et regrette qu'au lycée, on ne joue plus.

— Oui, la primaire et tout ça, c'est vraiment ce que j'adorais et depuis que je suis au collège et lycée... je ne joue plus dans la cour de récré. C'est dommage. Faire un épervier, un chat, j'adore ! Mais personne ne veut jouer...

— On vous fait grandir trop vite ?

— Au collège, tout le monde reste assis sur un banc, je me dis, pourquoi on change ? Pourquoi on ne fait pas comme avant ? Younig assume parfaitement cette part d'enfance à préserver et chez lui, c'est presque une philosophie de vie. C'est comme s'il disait aux adultes et aux ados qui se prennent la tête, allez jouons, amusons-nous, cela crée des liens !

« Je trouve que quand on est enfant, on est plus libre, on a le droit de faire plus de choses que quand on est “ado”. Je déteste ce terme, c’est horrible ! Il n’y a aucun côté positif dans ce mot. Quand on dit enfant, on pense à des personnes mignonnes, gentilles qui jouent dans un parc... Ados, on pense à des personnes renfermées, couchées sur leur lit avec la porte fermée... Dans le mot ado, tout est négatif! »



Depuis quelque temps pourtant, il a remis les Lego de l'enfance dans les tiroirs pour exposer dignement les maquettes d'architecture qu'il a plaisir à nous faire découvrir. L'Empire State Building, la Maison-Blanche, la statue de la Liberté, puis les tours de Dubaï, Paris, Tokyo, Londres et l'Inde avec le Taj Mahal, « une maquette particulière, souligne-t-il, constituée de pièces très petites, minuscules ». Plus loin, nous traversons le célèbre Golden Gate de San Francisco pour achever notre voyage devant la pyramide de Gizeh... « Le problème, conclut-il, c'est que je n'ai plus beaucoup de place pour mettre tous mes Lego ». Les tiroirs en sont pleins. En général, ce sont les seuls cadeaux qu'il demande pour ses anniversaires et Noël, car il sait que c'est cher. Sa première maquette d'architecture, c'est Benoît son maître de stage de troisième qui la lui avait offerte. « J'ai toujours aimé la construction, j'ai toujours imaginé travailler dans le bâtiment, nous raconte-t-il. Au début je voulais être maçon, ensuite on me l'a déconseillé. J'ai pensé à architecte, puis ma mère m'a parlé du métier d'ingénieur. J'ai demandé à Benoît, un ami de ma famille ce que c'était ingénieur civil et du coup j'ai fait mon stage avec lui à la SNCF. C'est un métier où on touche au domaine du bâtiment, ce que j'aime, et on dirige un peu les gens. On va croire que je suis un dictateur en disant ça, mais... non, c'est que j'aime bien l'idée de gérer une équipe. L'organisation est primordiale pour moi et un ingénieur planifie l'organisation des chantiers. Donc je pense que ce métier me convient. » Benoît est un homme important pour Younig, c'est aussi lui qui lui a offert son premier téléphone, il peut l'appeler, lui demander conseil pour ses études. Il a gardé en souvenir de son stage de troisième les chaussures de sécurité et le casque de chantier. Je lui demande si Benoît est une figure masculine référente pour lui. Il me répond que oui, parce qu'à part ses frères, il ne vit qu'avec des femmes.

Finalement cette vitrine de maquettes dit beaucoup de choses sur Younig. Elle est cette part d'enfance préservée, ce métier du futur, cette passion personnelle qui le distingue de ses frères et sœurs, elle est aussi un peu l'avenir, même s'il ne veut pas trop se projeter et ne sait pas encore l'école qu'il choisira.



LA BARRE HAUTE : DE LA GYM AU CARNET DE NOTES

Les barres parallèles sont un cadeau conjoint qui permet aux deux frères de s'entraîner en chambre au-delà des cours du club de gymnastique. Maintenant qu'il a grandi, Younig a les pieds qui touchent le plafond quand il se met en équilibre, « une chance, dit-il, car je suis plus stable ». Les deux frères au-delà de leur goût du foot partagent cette passion intensément et Nolan, dès qu'on parle de gym, ôte son casque et entame une série d'équerres sur les barres. Impressionnant. « On est dans le même club de gymnastique à Argenteuil », nous explique Younig. « À la Halle des sports à côté de la dalle », précise Nolan, sans bien sûr avoir en référence la venue du président Sarkozy en 2005, qui sur cette même dalle voulait débarrasser le voisinage de la « racaille ». La terrible formule avait fait du mal à l'image de la ville comme à ses habitants. Dix-huit ans plus

tard, la jeunesse ne voit pas de quoi l'on parle et Youngig n'a absolument aucune appréhension à rentrer à pied du club avec son petit frère.

— C'est à même pas un kilomètre le club de gym, nous explique-t-il.

— Même le soir, tu ne crains rien ?

— Non.

— On se sent en sécurité à Argenteuil ?

— Oui ça va franchement, j'ai pas de problème. Je vais dans la rue tranquillement sans avoir peur.



Il est content de partager sa passion avec Nolan, ils se racontent leurs progrès, s'entraînent ensemble en chambre, font des *dips* ou réalisent des tractions en mode *Ninja Warrior* sur leur lit, mais chut, ça, c'est pas trop permis. « Au club, je m'entraîne trois fois par semaine, ça fait sept heures de cours par semaine », nous dit-il, plus les temps d'attente de Nolan – qui n'a pas les mêmes horaires –, et pendant lesquels il fait du



trampoline. Il participe aussi à des compétitions au niveau fédéral. Nolan, fier de son frère, lui souffle que l'année dernière... Younig est humble, pas du genre à se vanter, mais c'est vrai qu'il a atteint le niveau national l'année précédente en équipe comme nous le glisse sa maman qui passe à ce moment devant la chambre. Il finit par nous raconter, « l'année dernière on a été au Championnat de France à Belfort, on est arrivés troisièmes ». Puis il nous montre sa médaille de bronze par équipe qu'il garde dans son dressing. Il nous explique qu'ils sont cinq dans l'équipe et passent tous aux six agrès qu'il nous rappelle, « il y a sol, saut, anneaux, barres parallèles, barre fixe et arçons. Mon point fort, c'est les anneaux, j'utilise ma force, j'ai plus de mal avec la fixe, parce que je me suis fait des peurs... » Si Younig lors du Championnat de France a aimé passer plusieurs jours à Belfort avec son coach et les copains du club, s'il a été heureux que sa famille l'y rejoigne pour le soutenir et l'encourager à fond dans les tribunes, il ne peut s'empêcher d'exprimer une forme d'insatisfaction. Au-delà de son humilité naturelle, je sens un truc qui cloche. D'abord il

évoque la séparation d'avec le clan familial. « C'était bizarre de quitter ma famille, je ne le fais pas souvent, c'était bizarre, répète-t-il. J'ai l'habitude d'être 24 heures sur 24 avec eux, heureusement j'avais mon téléphone avec ma carte pour leur parler. » Et puis, au fil de notre échange, il laisse peu à peu filtrer son exigence envers lui-même et je découvre que Younig se met la barre haute. Très haute. Et s'il n'évoque pas cette victoire au Championnat de France comme il pourrait le faire, parce que quand même une telle sélection se mérite et cache des heures de travail physique – ses paumes de mains calleuses en attestent –, et bien c'est étrangement qu'il a l'impression de ne pas la mériter.

« La gym, c'est un sport d'équipe. L'année dernière, je suis allé aux Championnats de France en équipe, mais j'étais pas content, parce que je me suis dit que c'était eux qui m'avaient amené à ce niveau plus que moi. Du coup, psychologiquement, c'était compliqué pour moi. Même en arrivant troisième en équipe, je n'étais pas content. La gym... depuis ce blocage que j'ai, c'est compliqué. »

Younig est un sacré compétiteur « Dans n'importe quel domaine, si je fais quelque chose, c'est pour être plus fort que les autres et j'ai envie et besoin de gagner, m'explique-t-il. Si je perds, je suis énervé. J'aime être dans les premiers. On se dit qu'on est fort alors, ça remonte un peu notre estime de soi. » Je lui rappelle que pourtant cette fois, il a gagné ; il revient sur ce blocage, cette peur qu'il a développée à la barre fixe. Au-delà de la performance physique, il évoque le combat mental qu'il traverse depuis quelque temps dans sa discipline et qui le fait terriblement douter. — J'ai eu un gros blocage à la barre depuis l'année dernière et du coup ça me

pourrait presque... Je me demande si je ne vais pas changer de sport... J'ai encore peur de faire un soleil à la fixe. Ça m'a bloqué dans la gym en général.

— Tu avais moins peur de la chute plus jeune ?

— Oui. En fait, c'est d'un coup que j'ai eu peur. J'étais malade ce jour-là, mon entraîneur m'avait demandé un soleil que j'arrivais à passer depuis une semaine et puis là, j'ai pas réussi. Depuis, ça me hante. À cause de ça, je me pose des questions pour l'année prochaine, si je vais continuer ou pas. C'est une décision difficile à prendre.

Je repense à ses pieds qui touchent le plafond quand il fait l'équilibre sur ses barres maintenant qu'il a grandi. Il se sent plus stable. Plus en sécurité. Je lui demande s'il a évoqué son blocage avec son coach.

— Non pas encore.

Je l'encourage à le faire.

— Je vais lui dire, on verra bien ce qu'il me dira. Le fait de ne pas progresser pour quelqu'un comme moi qui veut gagner, c'est compliqué psychologiquement.

— Tu sens que tu as atteint tes limites ?

— Presque oui, et du coup si on stagne, on diminue ensuite... Jusqu'à la troisième, je progressais régulièrement et depuis la seconde, c'est comme si je faisais une chute libre. Et psychologiquement, c'est compliqué.

— Et faire un sport juste pour le plaisir, tu l'envisages ?

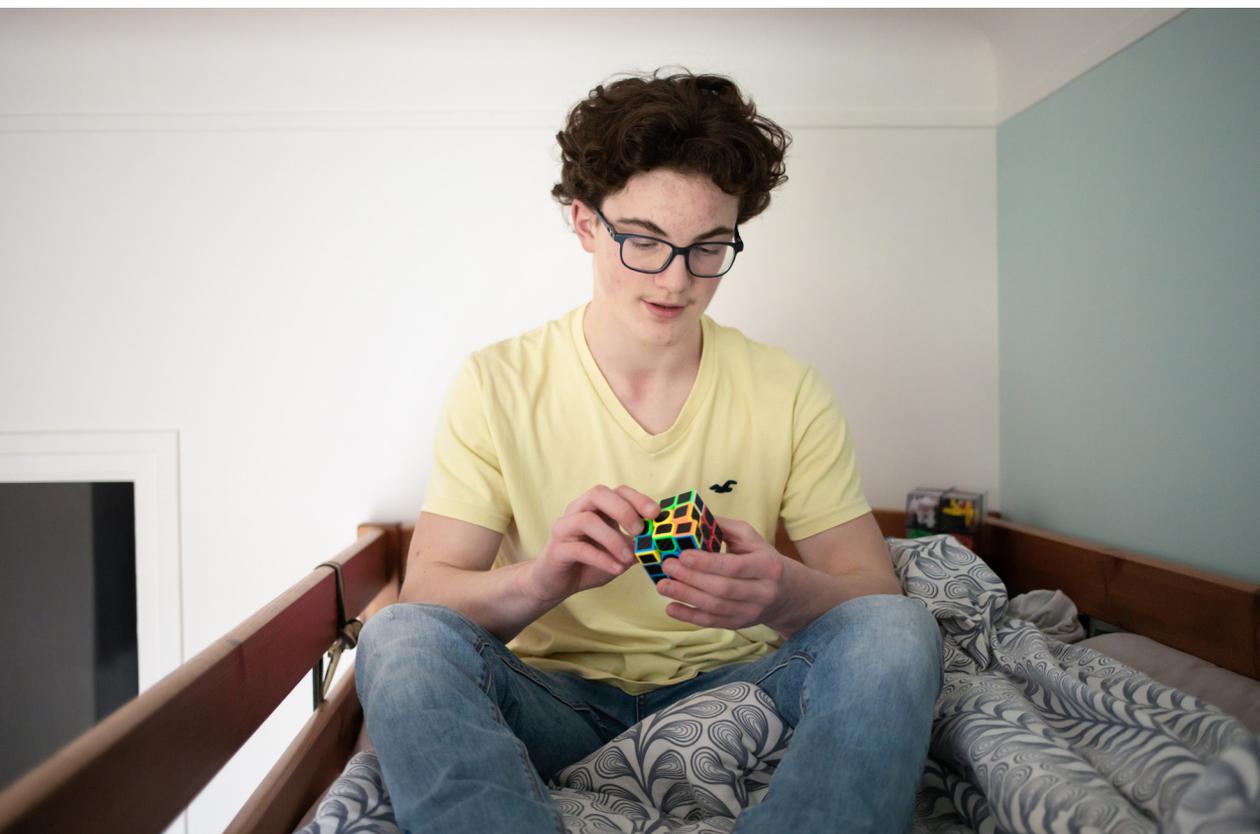
— Non, je veux gagner. Même si je change de sport.

« J'ai besoin de performer. C'est entre moi et moi. Faut se mettre la barre haute. Après si elle est trop haute, on peut se décevoir. C'est peut-être pour ça que je complexe. Je ne suis jamais satisfait. »



Younig en cours ne lâche rien non plus. Il est un bon élève, il a du mal à l'avouer, car il déteste se vanter, mais avec une moyenne de 17,7 difficile de ne pas l'admettre. Il mise tout sur l'organisation. Toujours dans la maîtrise, il s'en tient à son plan d'action qui fonctionne bien : la régularité. Le week-end, il s'avance jusqu'au mardi, le mercredi jusqu'au vendredi. Le samedi, il va chez sa grand-mère, Mam, pour bûcher au calme et le dimanche, c'est repos. Sauf bien sûr avec le ménage du matin et les compètes quand il y en a. Pas vraiment de quoi chômer, d'autant qu'il s'est inscrit aux dispositifs Voltaire – une certification en orthographe – et à Cambridge – l'équivalence du TOEIC (Test of English for International Communication) « Les diplômes en plus, avance-t-il, c'est toujours bien pour Parcoursup et pour intégrer des écoles. Il aime réciter ses leçons à sa sœur Katell, réviser l'oral d'anglais avec sa tante, les maths avec sa grand-mère, mais il admet qu'il n'a pas besoin de bûcher autant que le préconisent ses enseignants, « faut pas se mentir, nous avoue-t-il, je travaille qu'une demi-heure maximum par soir ».

Son quotidien est quand même bien rempli. Pour tenir le coup, il se couche tôt, vers 22 h comme la plupart des membres de la famille. « Chaque année, ajoute-t-il, je me donne un objectif. Ma mère aussi me donne un objectif, mais je le dépasse toujours ! Sans objectif, c'est difficile d'atteindre un but, je trouve. Ce n'est que ma pensée, ce n'est pas celle de tout le monde. » Malgré sa forme olympique, il avoue se sentir épuisé aux veilles de vacances où il profite des samedis sans gym pour dormir tard, nous dit-il. Et pour Younig, tard, c'est 9 h 30 ! Décidément, les chambres d'enfants matures sont étonnantes de sérieux, d'équilibre et de pugnacité. Et l'échec au fait, comment il le gère Younig ? « Mal, nous dit-il, je m'énerve trop vite. » C'est pour cela qu'il se met la pression pour réussir. Toutefois quand il prend une mauvaise note ou perd au foot, la colère le déborde et il se met à crier. Dans ces cas-là, son truc est de taper dans le punching-ball qu'il partage avec Nolan. Dans sa chambre, la colère aussi se partage et s'apaise peu à peu.



LES DÉBATS EN FAMILLE, EN CLASSE OU AVEC LES COPAINS AU COIN DE LA RUE

On l'aura compris, dans cette famille la liberté de parole est primordiale et respectée. Younig est habitué aux débats, à l'écoute, au respect des points de vue. Comme tous ses frères et sœurs sauf Hervyn, il mange midi et soir à la maison et le repas partagé est pour lui le meilleur moment pour s'exprimer, « on parle de tout et de rien, nous raconte-t-il, on peut partir en débat. Le midi, il y a beaucoup d'ambiance parce qu'il y a les bébés [que garde sa mère assistante maternelle, NDLA], il y a des cris, ça ne me dérange pas, et le soir c'est plus tranquille, mais on parle. Y a pas un repas sans parler. C'est important de discuter. » Sa mère lui a dernièrement fait remarquer que le repas partagé n'était pas si répandu, que chez certains c'était devant la télé, chez d'autres en décalé, ça lui paraît triste, en tous cas lui n'a mangé qu'une seule fois tout seul et il a détesté ça.

— À l'école, la liberté d'expression est moindre que chez toi ?

— Oui, à la maison, on peut tout dire.

Younig ne ressent pas vraiment le besoin de sortir avec les copains, à part pour jouer au foot l'été sur la butte des Châtaigniers, du côté de la cité Champagne. Paris ne l'attire pas non plus, il est bien à Argenteuil, bien en famille et c'est avec les siens qu'il aime pour l'instant tout partager, les fêtes, les sorties, les émotions, les soucis, les idées. Avec Mam, sa grand-mère de 75 ans, il partage le goût des mathématiques qu'elle a enseignées toute sa vie. Elle l'aide dans les devoirs, lui apprend des trucs, tous deux adorent les jeux de cartes et détestent perdre, « quand je gagne, nous dit-il, elle dit que je triche ! » C'est aussi elle qui lui a appris qu'écrire un poème quand on n'avait pas d'argent était un cadeau du cœur très apprécié. Ce qu'il fait désormais aux anniversaires. Avec sa tante, il découvre la musique

des années 1980 et regarde pas mal de films. C'est chez les deux femmes qui vivent ensemble qu'il a passé la plupart du temps de confinement, parce qu'il n'y avait pas assez d'ordis pour tous à la maison. Depuis, ils se sont équipés. Dans cette grande famille dirigée par des femmes, il lui semble qu'il peut tout dire librement, à part peut-être les trucs de l'amour – parce qu'on se moque toujours un peu entre frères et sœurs, nous dit-il, mais quand même s'il avait un *crush*, c'est à eux qu'il en parlerait. Il juge que tout n'est pas rose dans sa famille comme dans les autres, mais rien ne lui manque vraiment et il n'émet aucun reproche.

Toutefois depuis quelque temps, Younig aime se nourrir intellectuellement au-delà du cocon familial et commence à faire l'apprentissage du débat d'idées. À Saint-Joseph, le collège et lycée privé où il est scolarisé en seconde, il apprécie les cours d'enseignement religieux par exemple. Même s'il avoue ne pas être très croyant ni pratiquant, ces temps d'échange autour des différentes religions du monde lui sont précieux. « C'est une fois toutes les deux semaines, nous explique-t-il, et le cours n'est pas uniquement sur le christianisme. On apprend toutes les religions, c'est plus une formation humaine, pour avoir une ouverture d'esprit. C'est aussi un moment de partage, chacun peut dire ce qu'il pense et ressent. » Plus facile pour lui de débattre, entouré d'adultes, car il trouve que les gens de son âge sont dans le jugement et ont parfois des idées très arrêtées. Sur certains sujets, il a plus de facilités que d'autres à argumenter, mais il demeure réservé et c'est parfois plus simple pour lui à l'écrit. Il s'est d'ailleurs illustré en français avec une rédaction sur les inégalités hommes-femmes. « J'ai été élevé par des femmes, ma mère, ma grand-mère, ma tante, je suis plus touché par ce sujet que d'autres, même si on peut avoir cette approche d'égalité lorsqu'on a été élevé par un homme. » Un devoir sur table qui a bouleversé sa mère et qui fut salué par son enseignante, ainsi que par sa prof d'espagnol qui l'encourage depuis à parler plus ouvertement en cours. Il aime beaucoup madame Sanchez, et ses cours d'espagnol sont souvent l'occasion de débats. Il se souvient aussi que lors d'un intercoours, le machisme avait été abordé et qu'il avait

été surpris par certains points de vue de jeunes de son âge.

— Il y avait cette question : que pensez-vous des machos? J'ai été surpris par les réponses. Certains étaient d'accord avec ça. Pour moi l'homme et la femme sont égaux. Pourquoi vouloir que quelqu'un soit supérieur? Que ce soit l'homme ou la femme. C'est débile. C'est bizarre de penser qu'une femme serait inférieure à moi. Certains de mes amis étaient d'accord avec cette idée, j'ai été surpris et j'ai rien dit.

— T'as rien dit, ça m'étonne de toi !

Il rit.

— Oui, ça m'a surpris. Et je pense que leurs idées sont trop fixes.

— C'est difficile d'exposer son point de vue?

— Après en classe, il y avait aussi des filles qui défendaient les machos. J'étais encore plus surpris. Comment on peut dire : j'ai envie d'être dominée?



« En classe, c'est pas évident de parler, parce qu'il y a des critiques de partout. J'aime pas les critiques. Trop parler en classe, c'est parfois négatif. D'un autre côté je déteste ceux qui ne disent rien, qui ne donnent jamais leur avis. »

Cet épisode nous permet de revenir vers cette bande de copains avec lesquels il dit pouvoir échanger plus librement. En matière d'amitiés comme pour le reste, Younig est exigeant et laisse deviner un caractère affirmé. À la multiplicité de connaissances façon amis Facebook et autres *followers*, il préfère la qualité de la relation *IRL*. D'ailleurs sur les réseaux, il y va peu, ça ne l'intéresse pas vraiment. « J'ai, je pense, deux-trois amis sur lesquels je peux vraiment compter. L'autre fois, l'un d'entre eux m'a dit que quand sa sœur lui avait posé la question : “sur quels amis tu peux



vraiment compter”, il m’avait désigné. J’étais touché, c’est bien de savoir que je suis important pour lui, moi aussi en vrai je lui fais confiance à 100 %. Mes amis s’appellent Kylian et Adam et Fares, trois bons copains. Il y a Jules aussi, mais il est en école pro, je le vois moins. » Ils sont ensemble dans la cour, ils rient beaucoup, mais ce qu’il aime surtout c’est débattre avec eux librement autour de pas mal de sujets. Ça se passe souvent au carrefour de la séparation comme je l’appelle, cet endroit qu’on a tous connu adolescents, le lieu où l’on se quitte après les cours jusqu’au lendemain. Pour certains c’est un arrêt de bus, d’autre une cour d’immeuble, pour eux c’est au bout de la rue, à quelques mètres de chez Younig. Parfois, il est vrai, sa mère s’inquiète, car les discussions échevelées peuvent durer longtemps. — Ça peut durer une heure. On commence à parler et après on n’arrive plus à se séparer.

— De quoi vous parlez ?

— De la société, l’autre jour on a parlé de religion et de richesse...

— Vous êtes toujours d’accord ?

— Non, on n’est jamais tous d’accord, sinon ça ne servirait à rien de se parler. Il y a des débats, ça nous apprend à argumenter et même si on fait des débats, après on n’est jamais fâchés l’un contre l’autre.

— Sur la richesse alors ?

— Par exemple, l’un disait qu’il voulait gagner au minimum 20 000 euros par mois pour se considérer riche. Pour moi, c’était beaucoup ! J’ai jamais vécu avec tant d’argent. Lui non plus d’ailleurs.

— Quel rapport tu as à l’argent ?

— Pour moi l’argent, c’est important, mais c’est pas la chose la plus importante au monde. Après je dis ça, peut-être parce que je suis encore enfant. Quand je serai adulte à trente-quarante ans, peut-être que je dirai que l’argent c’est important. C’est ce qui nous fait vivre et qui montre le pouvoir. Pour le moment, ce n’est pas essentiel pour moi. J’ai de l’argent quand je travaille, par exemple chez ma grand-mère si je fais du ménage. Ici, ma mère ne va pas nous donner de l’argent parce qu’on participe aux tâches quotidiennes ! Sinon, non, on n’a pas d’argent de poche. Ça ne me

dérange pas, je trouve ça même mieux. Autrefois, il avait des copines au collège, mais au lycée c'est différent, nous dit-il. « Avant j'avais des copines, mais... maintenant quand on voit des garçons avec des copines, on dit qu'ils sont homos. Je peux entendre des choses comme ça. » Je n'insiste pas sur le fait qu'être homo n'est pas une injure et qu'il faudrait s'en moquer, mais je m'étonne que cette réflexion sexiste et homophobe traîne encore dans les cours de lycée. Il poursuit, « moi, j'aimerais bien avoir des copines filles, c'est intéressant. Mais au lycée, je trouve que les filles sont moins intéressantes, on n'a pas les mêmes délires... » J'essaie de creuser, il s'embrouille un peu quand on parle des filles, Younig. Il les juge à distance tout en évoquant sa propre peur du jugement et des préjugés, « peut-être comme je porte des lunettes et que je travaille bien, les gens disent, il n'a pas de vie sociale... alors que c'est faux. » Pas si simple l'apprentissage de la socialisation à quinze ans, quand on se sent fragile, en développement et que le corps parfois nous trahit.

— Avec les copains, vous en parlez, j'imagine ?

— Un peu, mais c'est pas trop notre sujet, nous dit-il, en ajoutant : je m'en fiche de parler des filles ! Avec *Chambres adolescentes*, entre les filles qui trouvent les gars immatures et les garçons qui les jugent arrogantes, je me dis que cette période de vie n'est décidément pas une sinécure et je me souviens au même âge combien la peur de ma propre sexualité pouvait se transformer en peur de l'autre, voire en agressivité verbale dans cette moquerie ordinaire que Younig déteste tant. Je sens mon hôte un peu agité sur son tabouret, c'est que tout cela bouleverse quand même. Je fais une pause. Teste le terrain pour voir si je peux continuer sur ces sujets plus délicats.

— Je t'embête avec ça, je lui demande.

— Non... ça va... me répond-il en souriant.

Je poursuis un peu, histoire de vérifier qu'ici aussi comme dans la plupart des autres chambres, on se passe du sentiment amoureux, même en rêve.

— Et l'amour alors ?

Il confirme.



— Pas tout de suite. Mais j’aurai beaucoup d’enfants avec une femme et tout ça...

— Et maintenant ?

— Non, les filles... Il y a pas beaucoup de filles gentilles...

— Peut-être que tu ne les connais pas ?

— Je vois comment elles sont en cours !

— Est-ce qu’on est pareil en cours et hors école ?

— Non, mais je vois comment elles se comportent, c’est pas ce que j’aime... Par rapport à la critique, elles se moquent beaucoup... J’aime pas. Après, certains comportements me saoulent, c’est méchant, mais... je ne sais pas l’expliquer. C’est pas lié aux filles, mais à la personnalité des gens.

Pour cette raison Younig reste à distance et préfère se protéger des moqueries comme de l’ironie. Il avoue aussi être timide, ne pas être la personne la plus sociable au monde, même si les déménagements successifs l’ont quand même bien aidé à aller vers les autres. D’ailleurs depuis quelque temps, une fille est entrée dans leur groupe de copains, ils parlent le soir à la sortie des cours, « elle est souvent là et c’est cool, en convient-il, elle ne critique pas les autres ». Pour le reste, il prend son temps. L’amour, la politique, les engagements, il garde tout ça pour plus tard. Pour le moment, il a quinze ans et il profite de l’instant présent qu’il remplit bien parce qu’il déteste l’ennui.

« L’amour ? Je préfère finir mes études et penser à ça après quand j’aurai une vie stable. Après je vais me perdre sinon et je vais faire de mauvaises études peut-être. En tous cas, je préfère finir mes études, avoir mon diplôme et après penser à ça. »

IMAGE DE SOI, IMAGES DES AUTRES ET LA PETITE VIDÉO

Il a peu de vêtements dans son dressing, il s'en fiche un peu, prend ce qu'il trouve le matin, parfois c'est bien assorti, parfois moins. Il n'accorde pas grande importance aux fringues. En général, il préfère aller en boutique pour essayer et, là encore, le shopping comme tout le reste se fait en famille. « Dès qu'on a besoin d'habits ou que c'est trop petit, ma mère nous emmène dans les boutiques. On y va rarement seuls, c'est groupé, sauf si c'est pour faire un cadeau. Je suis allé une fois dans les boutiques seul avec mon grand frère qui m'avait acheté des pulls. Sinon les habits honnêtement... » C'est sa mère qui souvent lui fait remarquer que c'est usé ou trop petit. « Moi, j'ai du mal avec les tailles qui changent. J'ai du mal à m'y faire parce que j'ai un problème avec mon corps. Je me trouve gros », nous avoue-t-il tout de go. Je m'en étonne, il a un corps de gymnaste. Il poursuit en riant : « Oui, mais j'ai un problème avec mon corps... Bébé j'étais gros, c'est ce qu'on m'a dit, et je ne me suis jamais senti bien, enfin... pas gros dans mon corps. J'ai toujours trouvé mon ventre trop gros. C'est un problème. Par exemple, au gala de gym, j'avais du mal à me mettre torse nu devant des gens. Après je ne fais pas 150 kg non plus. C'est juste que j'ai du mal à me regarder dans le miroir. » Rares sont les jeunes rencontrés qui ont évoqué avec une telle liberté leurs complexes physiques. Décidément, Younig est un garçon étonnant. « J'ai pas confiance en moi », dit-il, et quand les autres lui affirment qu'il est musclé, que son corps est très bien, il ne les croit pas. Même si une fille lui disait qu'elle le trouvait beau, il ne la croirait pas. Nous échangeons sur le sujet. Pas si facile de s'aimer comme on est, certains au contraire s'apprécient un peu trop.

— J'ai un problème avec ça aussi, relève-t-il, quand les gens se trouvent trop forts, trop beaux. Avoir de la confiance en soi, c'est bien, mais trop, j'aime pas. Ça fait prétentieux.

— Les gens se vantent beaucoup tu trouves ?

— Oui, du coup ça peut provoquer... des complexes sur plein de choses. Ils montrent sur les réseaux le physique qu'on aimerait avoir, mais on ne peut pas tous l'avoir.

— Quel serait ton physique idéal ?

— Une silhouette musclée, mais rester fin, ne pas être trop musclé comme les bodybuilders, je trouve ça moche. Avoir des bras et des cuisses musclés, des pectoraux et abdos. J'aimerais être un peu plus grand. Je mesure 1,70 m.

— Tu vas encore grandir.

— J'espère. J'aimerais être plus mince avec moins de ventre ! Bon, pour se mettre en maillot à la plage et à la piscine pas de soucis, mais sinon il évite de se regarder dans les miroirs en pied. D'ailleurs, il n'y en a pas dans sa chambre. La glace de la salle de bain lui sert éventuellement à se coiffer, parce qu'il laisse pousser ses cheveux frisés, sa mère exige qu'il se coiffe. Cette fantaisie capillaire est à peu près sa seule coquetterie. Il a eu envie de se laisser pousser les cheveux, pour changer un peu. « J'arrive à les attacher... Une fois, ma sœur m'a fait une coupe, j'adorais, c'était pas incroyable, c'était comme des tresses derrière... J'aime bien qu'on s'occupe de mes cheveux. J'aime bien m'amuser avec mes cheveux. » Parfois, il tente quelques selfies, mais ne les poste jamais sur les réseaux. D'ailleurs, il n'a que WhatsApp pour partager avec les siens ou les copains et sa photo de profil est celle... de sa famille bien sûr ! Dernièrement, il a échangé des photos avec d'anciens copains de Bretagne, histoire de garder le contact, de voir ce qu'ils devenaient. Mais, même s'il se sent breton à jamais, pas évident de nourrir la relation à distance. À un moment, il a eu envie de Snapchat pour jouer avec ses amis, mais sa mère a refusé. Avec le recul, il lui donne raison, les réseaux sont pour lui une perte de temps.



« Je regarde principalement des vidéos. Sinon j'ai WhatsApp et la messagerie. C'est tout ce que j'ai. J'aime pas les réseaux sociaux. Ça ne m'intéresse pas. Je préfère rester dans ma vie que de regarder la vie des autres. Je pense qu'on perd trop de notre temps à regarder des photos sur Instagram. »

Sur YouTube, il aime l'humoriste Pierre Croce et les actus du foot. Il ne prend pas son téléphone au lycée, mais trouve que depuis qu'il en a un, il a quand même plus de liberté pour discuter avec les copains. Sa mère lui fait confiance, il gère son temps d'écran. Sinon, les séries, c'est souvent en famille et c'est Lilah qui choisit le programme. Il n'a pas l'air passionné par les loisirs en général.

— Se divertir, en même temps, c'est important, je lui fais remarquer.

— Pas trop non plus, me répond-il.

Magnifique franchise d'un garçon performant qui a l'air si sérieux parfois.

— Tu aimes rêver ? je tente. Tu te projettes parfois ?

— Non, pas énorme, me répond-il. Je ne peux pas dire que je n'ai pas le temps de rêver à cause de mon emploi du temps chargé. Non, faut pas se mentir, c'est juste que je n'en ai pas besoin. Younig préfère les actes aux paroles en l'air, le mérite au petit bonheur la chance et quand il dit qu'il n'a pas besoin de rêver, j'entends bien qu'il redoute de se projeter. Ne pas aller trop loin dans des désirs irréalisables ou égoïstes qui peut-être pourraient gêner les siens. C'est un garçon responsable qui se contente de peu et partage ce qu'il a. Pourtant, derrière ses lunettes, ses grands yeux bleus – qui rappellent cet océan breton qu'il aime tant – pétillent d'humour et d'espièglerie. Alors que fait Younig pour s'amuser ? Quand lâche-t-il prise ? Encore une fois, c'est auprès des siens qu'il se sent le plus libre et « la fête, c'est toujours en famille... » nous lance-t-il, évoquant les réveillons où ils dansent, chantent, s'amuse tous ensemble chez sa grand-mère. Sinon,

il y a souvent de la musique à la maison, car sa mère en fait écouter aux enfants qu'elle garde. Il n'est pas rare qu'ils se mettent tous à danser dans le couloir du salon. Pourtant en évoquant la fête, un souvenir lui revient. C'était au bal de fin d'année du collège, tout le monde à cette soirée s'était bien habillé. Il nous raconte. « Au début, personne n'osait danser, normal, personne n'ose danser devant tout le monde, mais à la fin on a tous sauté de joie. En plus, j'avais fait un solo devant tout le monde. J'avais fait des roues. J'ai voulu faire un salto arrière, mais la directrice n'a pas voulu sur le bitume. J'ai la vidéo. Tout le monde applaudissait et m'encourageait "Younig, Younig !" Ah, c'était super bien. » C'est la première fois de l'entretien que je le sens exalté par un souvenir extrafamilial. Sur la vidéo qu'il me postera, je serai très émue de l'observer en chemise blanche, les lunettes sur le nez, enchaîner les roues et les rondades au milieu de ses camarades, qui effectivement l'encouragent et le mitraillent de photos. Une belle reconnaissance pour ce garçon discret, qui a parfois du mal à s'imposer.



Younig est en chemin et même s'il gardera toujours en lui cette part d'enfance indélébile, il sait qu'il n'est plus cet enfant d'autrefois et pas encore un adulte.

« Quand on est autonome tôt, on devient adulte avant l'heure. Être adulte, c'est savoir s'occuper de soi sans avoir besoin des autres. Moi, je suis autonome, mais j'ai encore besoin des autres, car je ne peux pas tout faire tout seul. »

La première étape de son trajet d'indépendance commencera par ce voyage scolaire à Naples prévu au printemps. Il appréhende un peu, car ce sera sa plus longue séparation d'avec les siens. Il va perdre un peu ses repères, mais au plaisir qu'il a d'évoquer ce voyage, je devine qu'il se sent prêt. Il s'y prépare à sa façon en apprenant quelques mots d'italien sur l'application Duolingo. Et puis évidemment pour ce voyage, il s'est fixé un objectif. Un challenge. Lequel? je lui demande. « Avoir le numéro de téléphone d'une Italienne ou d'un Italien », me répond-il. Avoir une connaissance à l'étranger. Ouvrir ses horizons, voilà son nouveau but. Je le charrie un peu avant de partir. Tu as commencé par l'Italienne, Younig! Il rit, soupire même de ma blague pas très fine, je l'admets. Pardon, Younig, je sais que tu baignes dans un milieu féminin et que les filles chez toi sont toujours au premier plan. Ça sera ta belle force pour demain comme ce goût de la poésie que te transmet ta grand-mère dans ses cartes que tu gardes précieusement. Tu veux tout garder, tu me l'as dit, c'est important. Et avec le beau matrimoine en poche que t'offre ta famille, sûr qu'après l'Italie, tu continueras à voyager loin pour atteindre tes objectifs sans domination ni prétention. Merci d'avoir participé à ce projet avec tant d'honnêteté, de franchise et de simplicité. Ta gentillesse est un sacré atout et ton humilité comme ta patience un espoir pour cette société pressée et arrogante. Mais au fait, Younig, pourquoi as-tu voulu faire partie de notre voyage en chambres?

« Pour faire changer certaines idées sur les ados déjà, me dis-tu, pour que les autres sachent qu'ils peuvent parler librement, ne pas avoir peur de parler. Mais aussi pour changer une idée de moi-même. » Ton idée sur toi ou celle des autres? je te demande. « Celle entre moi et moi et peut-être aussi celle entre les autres et moi. Je ne sais pas vraiment ce que les autres pensent de moi... Il y a tant de critiques, à la fin ça devient lourd. Je sais qu'il y a des gens qui ne m'aiment pas, je sais aussi qu'il y a des gens qui m'aiment quand même... » Si tu savais Younig comme tu es touchant et aimable. Courageux aussi, parce que tu as décidé de jouer franc-jeu, contrairement à ceux qui se cachent derrière leurs filtres Instagram. Toi, tu parles librement, tu te fais photographier à visage découvert. Chapeau pour un garçon qui doute tant. En attendant de te revoir, Younig, je ne te souhaite pas de grands rêves, mais de beaux plans et de grands challenges. Tu es un futur bâtisseur du monde de demain. Après t'avoir connu, j'ai l'esprit tranquille, car quoique tu construises, sûr que ce sera solide.

Merci à Younig et à toute sa famille,

pour le temps et la confiance qu'ils nous ont accordé.

La résidence Chambres adolescentes de l'autrice Jo Witek et de la photographe Juliette Mas a été financée par Les Cités éducatives et par les médiathèques d'Argenteuil.

Nous tenons à remercier le Réseau des médiathèques d'Argenteuil, M. Mothron, maire d'Argenteuil, Mme Juglard, élue à la culture, Carole Sellier, directrice des actions culturelles, le service jeunesse de la ville d'Argenteuil, les équipes pédagogiques des lycées de la ville d'Argenteuil, Valérie Trouvé et Guillemain Bafferon, ainsi que les animateurs de l'espace jeunesse du Val Sud, Arimelle Chaouch et Fayçal Necibi.